

**MELODIES DE L'AU-DELA:
Perspective schuonienne
sur
la religion des aborigènes d'Australie**

Harry Oldmeadow

« Dans toutes les époques et dans tous les pays il y a eu des révélations, des sagesses,
des religions: la tradition fait partie de l'humanité, tout comme l'homme fait partie de la
tradition » Frithjof Schuon ¹

L'oeuvre de Frithjof Schuon constitue un exposé sans équivalent de la *sophia perennis*, cette sagesse éternelle qui sous-tend toutes les traditions plénières, y compris celles d'origine primordiale. Les écrits de Schuon, parallèlement à ceux de René Guénon et d'Ananda Coomaraswamy, ont joué un rôle providentiel en apportant des réponses à certains besoins spirituels nés des conditions cycliques très particulières de notre époque². Le degré de compréhension d'univers spirituels très différents dont a témoigné Schuon, ainsi que sa capacité à pénétrer de l'intérieur les formes religieuses, relève plus ou moins du miraculeux. Parmi ses écrits les plus remarquables, on peut citer notamment les études qu'il a consacrées aux Indiens des Plaines d'Amérique du Nord, études dont la plupart ont été rassemblées dans *The Feathered Sun*, en 1990 (ouvrage paru en français sous le titre *Le Soleil de Plumes*, aux éditions Nataraj, 1998). En outre, ce volume est illustré de reproductions de splendides oeuvres picturales de Schuon sur ces thèmes Indiens. Les doctrines métaphysiques et cosmologiques des Peaux-Rouges, le langage symbolique de leurs mythes, de leurs rituels et de leur art, les pratiques mystérieuses du Chamanisme, et bien d'autres facettes de leur spiritualité, y sont élucidés avec la clarté, la profondeur et la beauté qui caractérisent toute l'oeuvre de cet auteur. Ses études sur l'héritage religieux des Indiens nous offrent un modèle de lecture exemplaire pour toute économie spirituelle à fondement mythologique. Les pages qui vont suivre présentent une application des principes magistralement exposés par Schuon à l'étude d'un autre héritage spirituel de ce type, celui des Aborigènes d'Australie.

Rappel historique

Depuis l'arrivée des Européens, vers la fin du dix-huitième siècle, les habitants autochtones de l'Australie ont fait l'objet d'appréciations très contrastées, allant du sentimentalisme romantique à l'hostilité, voire au mépris caractérisé. Les Aborigènes se sont vus attribuer plusieurs rôles: le « noble sauvage », une figure de dérision, infantile et inoffensive, un résumé de tout ce qui peut être répugnant dans la nature humaine, un vestige anthropologique de l'âge de Pierre, une curiosité biologique, la victime de quelque malédiction divine, un inadapté social, incapable de mener une existence responsable et productive, etc. Ces stéréotypes ont varié sous la pression de circonstances historiques nouvelles, et en fonction des présupposés idéologiques des observateurs; mais toujours, quelle que soit l'image qu'on a pu se faire de la culture Aborigène, on rencontre la même et profonde incompréhension d'esprits occidentaux à l'égard de ce système codifié de croyances, de valeurs, de rapports et de comportements que l'on peut regrouper sous l'appellation générale de « religion Aborigène ». Du reste, les facteurs qui ont façonné l'attitude européenne sont précisément ceux qui ont engendré le vandalisme culturel persistant des sociétés industrielles modernes contre les cultures indigènes sous toutes les latitudes. Parmi ces facteurs, on peut citer: l'ignorance de la culture en question; la conviction d'une supériorité culturelle inhérente à la civilisation industrielle moderne, conviction souvent renforcée par un darwinisme à la fois biologique et social; les prétentions d'un exclusivisme chrétien agressif, complice du colonialisme européen; enfin, les conceptions erronées qui ont faussé à la base l'étude des cultures dites « primitives ». L'attitude de la plupart des observateurs blancs à l'égard des Aborigènes a été décrite comme « un triste mélange d'indifférence, d'incompréhension et de condescendance »³. Dès le départ, on constate un refus tenace, et souvent hypocrite, de reconnaître à la culture Aborigène la moindre dimension religieuse. En 1798, par exemple, l'un des premiers colons a pu écrire:

¹ 1. Frithjof Schuon, *Trésors du Bouddhisme*, Falican: Nataraj, 1997, p. . Ajoutons, au sujet de cette étude, qu'elle a paru en partie dans *The Religious Tradition of the Australian Aborigines*, Colombo: Sri Lanka Institute of Traditional Studies, 1990. Cette version avait été reproduite, avec quelques changements mineurs, dans *Fragments of Infinity: Essays in Religion and Philosophy*, Arvind Sharma éd., Bridgport, Prism, 1991.

² . Voir Harry Oldmeadow, « A Sage for the Times: The Role and Oeuvre of Frithjof Schuon », *Sophia* 4:2, 1998, pp. 56-77.

³ . Max Charlesworth: *Religion in Aboriginal Australia*, M. Charlesworth et al. éd., St Lucia: Presses de l'Université du Queensland, 1984, p. 1.

Une éminente autorité religieuse a affirmé que l'on n'avait encore jamais découvert de contrée où ne se trouvât point quelque forme de religion. Sur la base de toutes les observations et études que j'ai pu faire de ces gens, du premier au dernier que j'aie connu, je suis en mesure d'affirmer qu'ils constituent une exception à cette règle⁴.

C'est très lentement, et dans une certaine mesure seulement, que l'on en vint à admettre que les Aborigènes connaissaient bel et bien une intense vie spirituelle. Les études qui leur furent consacrées au dix-neuvième siècle reposaient sur des bases viciées, autrement dit sur ces vagues mais néanmoins tenaces préjugés Victoriens: la supériorité biologique et culturelle de l'homme blanc, la certitude que les institutions britanniques marquaient l'apothéose de la civilisation, et l'idée que l'extinction des peuples autochtones de l'Australie était non seulement inéluctable, mais voulue de Dieu⁵. Ces notions de supériorité culturelle, amplifiées par un évolutionnisme à la fois sociologique et scientifique, avaient déjà une longue et sordide histoire en Europe. Le déclin global des peuples de couleur était un thème très populaire durant l'ère victorienne. Qu'on en juge par cet extrait d'un auteur de la fin de siècle:

Cela semble être un loi de nature: lorsque deux races situées à des stades de progrès très différents entrent en contact, la race inférieure est vouée à disparaître... Ce processus paraît bien en accord avec une loi de sélection naturelle qui oeuvre pour le bénéfice global de l'humanité. Le progrès humain résulte entièrement de la domination de la race avancée, et de l'élimination des races inférieures... Il est douteux que les Aborigènes australiens eussent jamais pu dépasser les stades des hommes du néolithique... il est donc vain de déplorer leur extinction⁶.

Un certain Christianisme évangélique militant contribua à éroder l'image romantique des débuts, celle du Noble Sauvage, inspirée pour une grande part des idées de Rousseau (rappelons au passage la remarque que fait Schuon à propos de cette notion du « Noble Sauvage »: s'il est vrai qu'elle est surtout teintée de sentimentalisme, elle n'est pas pour autant dénuée de fondement⁷). On vit se produire, allant de pair avec une grande activité missionnaire en Australie et dans le Pacifique, une forte réaction contre le primitivisme romantique: pour des ecclésiastiques de confession évangélique il ne convenait pas que des « sauvages païens » fussent idéalisés au point d'être conçus comme des créatures nobles ou innocentes.⁸ Le thème de la déchéance morale des Aborigènes était en vogue au milieu du siècle, et tout un argumentaire prétendument tiré de la Bible était utilisé pour légitimer des préjugés de suprématie raciale.

L'historique des procédés mis en oeuvre par les Blancs pour déposséder les Aborigènes de leur terre est accablant, pour dire le moins. L'introduction de maladies européennes telles que la tuberculose, la grippe et la syphilis, l'appropriation des territoires de chasse aborigènes, l'influence pernicieuse de l'alcool et des armes à feu, l'exploitation sexuelle des femmes, des traitements d'une extrême brutalité, jusqu'à un véritable génocide planifié dans certaines régions du continent⁹, une

⁴ . David Collins, *An Account of the English Colony in New South Wales*, 1798, cité par W.E.H. Stanner, « Religion, totemism and symbolism », in *Religion in Aboriginal Australia*, p. 138. Ce genre de conception trouve un écho chez un missionnaire par ailleurs enclin à la sympathie, qui écrivait au milieu du XIXème siècle: « Les Aborigènes de Nouvelle Hollande, dans cette région de la colonie, n'ont aucun équivalent de la fonction sacerdotale, ni de l'autel chrétien. Ils ne font aucun sacrifice, n'observent aucun service religieux au sens strict; leurs observances superstitieuses ne sauraient être vues comme des rites d'origine divine: ce ne sont que paroles mystérieuses et obscures, délire et autres absurdités de la même farine ». L.E. Threlkeld, cité dans *Religion in Aboriginal Australia*, p. 2.

⁵ . Pour un panorama historique des attitudes européennes, voir Tony Swain, *Interpreting Aboriginal Religion*, Adelaide, Australian Association for the Study of Religion, 1985.

⁶ . *The Age*, 11 Janvier 1889, cité dans *Dispossession: Black Australians and White Invaders*, Henry Reynolds éd., Sydney: Allen & Unwin, p. 9.

⁷ . F. Schuon, *Le Soleil de plumes*, Falcan: Nataraj, 1998, p. .

⁸ . Le rôle des missionnaires chrétiens et leur impact sur la culture Aborigène est un sujet extrêmement complexe, qui a été traité de façon très caricaturale, tant du côté des sympathisants que de celui des adversaires. Il serait certainement injuste de prétendre que le rôle des missionnaires ait été entièrement destructif. Dans certaines régions les missionnaires ont aidé à fournir aux Aborigènes un refuge où ces derniers ont pu survivre physiquement, et où ils ont pu sauvegarder au moins en partie leur culture traditionnelle. Toutefois, il est indéniable qu'on leur a fait beaucoup de mal au nom de Christianisme. Pour une analyse impartiale de cette question, voir Monica Furlong, *The Flight of the Kingfisher*, Londres: Harper Collins, notamment le chapitre 4.

⁹ . Des auteurs blancs en étaient encore, jusqu'en 1902, à justifier l'élimination délibérée d'Aborigènes en des termes comme ceux-ci: « Le remplacement, par plus d'un million de citoyens paisibles et industriels, d'un petit groupe de six mille guerriers nomadisés est un résultat qui justifie bien la mort violente des plus agressifs d'entre eux ». H.A. Turner, *History of the Colony of Victoria*, vol. 1, Londres, 1902, p. 239, cité dans *Dispossession: Black Australians and White Invaders*, p. 9.

discrimination raciale institutionnalisée, allant d'un paternalisme bien intentionné à des programmes de répression violente, la fiction légale de la *terra nullius*, et la politique gouvernementale d'« assimilation » et d'« intégration », tous ces facteurs jouèrent un rôle décisif dans cette tragique histoire¹⁰. Plus grave encore peut-être que toutes ces exactions, fut la profanation des sites sacrés dont dépend la survie même de la vie religieuse des Aborigènes.

Les anthropologues contemporains ont sans nul doute répudié les présupposés franchement racistes de leurs prédécesseurs, mais bien souvent ils n'ont fait que remplacer les préjugés Victoriens par ceux de notre époque, tout en conservant une foi puérile en la capacité d'une pseudo-science rationaliste et matérialiste à saisir les mystères d'une tradition spirituelle si complexe. Le signe le plus flagrant de l'échec de l'anthropologie durkheimienne est son obstination à définir la « religion » Aborigène comme un système de légitimation pour certaines fonctions et relations sociales. Ce n'est pas pour rien que Mircea Eliade a pu parler de « l'analphabétisme religieux » de tant de chercheurs spécialisés dans les traditions spirituelles dites « primitives »¹¹. S'il est vrai que les modes intellectuelles, parmi les ethnologues et les anthropologues, ont souvent varié au cours des deux derniers siècles, ce réductionnisme buté, refusant de traiter la religion Aborigène en tant que telle, autrement dit en des termes appropriés à l'étude de toute religion, est demeuré une constante. Les théories de Freud, Durkheim et Levy-Bruhl, pour ne citer qu'eux, sont toutes des variations de ce même réductionnisme¹². En outre, comme le fit remarquer Withall Perry, « ...l'étude scientifique de la religion est une façon de mettre la charrue avant les boeufs, car c'est à la religion d'évaluer la science, et non l'inverse¹³ ». Rien ne caractérise mieux la mentalité moderniste que la croyance naïve que le supérieur puisse procéder de l'inférieur; or, telle est bien la gageure lorsqu'une érudition profane, fermée à toute considération d'ordre spirituel, veut faire entrer de force une tradition spirituelle vivante dans les catégories stériles d'un réductionnisme à prétention scientifique - et peu importe, au demeurant, que le réductionnisme en question soit durkheimien, freudien ou marxiste. Pour citer W.E.H. Stanner,

Il est absurde que, du fait des présupposés rationalistes, positivistes et matérialistes, pratiquement un siècle de recherches sur la religion des Aborigènes n'ait abouti qu'à deux options: soit -selon l'école de Durkheim- cette religion est ce que l'on a pu appeler un « mirage sociologique », soit -d'après la théorie de Freud- elle est la « névrose » de la société en question¹⁴.

Une telle situation devrait nous alerter sur les risques et les impostures du modernisme, sous ses divers oripeaux « scientifiques ». D'autre part, d'un point de vue religieux, on ne saurait trop rappeler ces paroles de Schuon: « c'est le spirituel, non le temporel qui sera culturellement, socialement et politiquement constitue le critère de toutes les autres valeurs¹⁵ ».

La culture Aborigène

Sous l'angle de son organisation socio-économique, on peut décrire la culture Aborigène, sur la plus grande partie du continent, comme une société basée sur la chasse et la cueillette. Les tribus se déplaçaient beaucoup, mais à l'intérieur de limites géographiques bien définies. La dynamique sociale y était réglée par des systèmes parentaux et totémiques très élaborés, ainsi que par un principe de réciprocité et d'échange. Le faisceau de croyances et de pratiques que l'on peut

¹⁰ Outre l'étude de Reynolds déjà citée, consulter Henry Reynolds, *The Other Side of the Frontier*, Ringwood: Penguin, 1982, et C.D. Rowley, *The Destruction of Aboriginal Society*, Ringwood, Penguin, 1972.

¹¹ Eliade, *Australian Religion*, Ithaca: Presses de l'Université de Cornell, 1971, pp. xiii-xiv.

¹² Voir E.E. Evans-Pritchard, *Theories of Primitive Religion*, Oxford: Clarendon Press, 1965, et Mircea Eliade, *Australian Religion*, p. xvii.

¹³ Compte rendu du livre de Ninian Smart, *The Phenomena of Religion*, dans *Studies in Comparative Religion* 7: 2, 1973, p. 127.

¹⁴ W.E.H. Stanner, « Religion, totemism and symbolism », in *Religion in Aboriginal Australia*, p. 155. Pour être juste, il convient de reconnaître que l'anthropologie en tant que discipline a produit un certain nombre de spécialistes doués d'imagination, de sensibilité, et de compassion, qui ont mis en lumière les nombreux abus de leurs collègues des générations précédentes, et qui ont contribué à développer une approche plus respectueuse, qui s'efforce de comprendre la religion aborigène de l'intérieur, selon ses catégories propres. Feu le professeur Stanner, par exemple, insistait pour que la religion Aborigène soit étudiée « en tant que religion à part entière, et non comme succédané d'autre chose ». On lui doit aussi d'avoir vigoureusement réfuté l'idée selon laquelle « l'ordre social [chez les Aborigènes] vient en premier, et détermine les autres ordres, tandis que l'ordre religieux est secondaire, comme conséquence du premier » (W.E.H. Stanner, *On Aboriginal Religion*, Oceania Monograph n° 11, Sydney, 1963, cité par Mircea Eliade, *Australian Religions*, pp. 196-197. Voir également W.E.H. Stanner, *White Man Got No Dreaming, Essays 1938-1973*, Canberra: Australian National University Press, 1979).

¹⁵ F. Schuon, *La Transfiguration de l'homme*, Lausanne: L'âge d'homme, 1995, p. 35.

qualifier de « religieux » par commodité, entre dans la catégorie des traditions à base mythologique. Il forme le cœur d'un système rituel et cérémonial centré sur un rapport sacré avec la terre ancestrale¹⁶. La religion des Aborigènes peut aussi être qualifiée d'« archaïque »: en d'autres termes, c'est une religion d'origine préhistorique, tribale, sans écritures, qui ne se distingue pas de ce que nous appellerions leur « culture »¹⁷. Les traits typiques, selon Hilton Deakin, des cultures « archaïques », peuvent se retrouver exactement chez les Aborigènes: ces sociétés sont ethnocentriques, non-universelles, non-prosélytes: elles sont engagées dans un rapport intime avec leur habitat naturel, rapport qui est vécu comme une parenté spirituelle. Au cœur de ces cultures se trouve la croyance en un ensemble de pouvoirs surnaturels auxquels l'homme peut avoir accès, et le monde, dans leur vision spécifique, et tout entier infusé de force spirituelle¹⁸. Les remarques de Schuon sur les Indiens d'Amérique s'appliquent tout aussi bien, sous ce rapport, aux Aborigènes d'Australie:

L'Indien est prédisposé au suprasensible, et cherche à traverser le mur du monde sensible, il cherche des ouvertures partout où il le peut, et les trouve essentiellement dans les phénomènes eux-mêmes, qui en effet, dans leurs contenus, ne sont rien d'autre que des jalons menant au suprasensible. Les choses sont des mélodies congelées de l'au-delà¹⁹.

De telles cultures sont également structurées par des récits mythiques et sacrés qui rendent invraisemblable à leurs yeux la conception linéaire et chronologique de l'histoire, telle qu'elle est conçue par l'Occident moderne²⁰. Bien entendu, nous utilisons ici le terme de « mythe », non pas dans le sens moderne et péjoratif d'une fiction sans fondement, mais bien plutôt dans son sens primordial de récit comportant des messages d'ordre métaphysique et spirituel. Comme le disait Ananda Coomaraswamy:

Le mythe est la vérité quasi-ultime, dont toute expérience est un reflet temporel. Le récit mythique est valide en tout temps et en tout lieu, il est de nulle part et de partout... Le mythe constitue la meilleure approximation de la vérité absolue en langage humain²¹.

La vision du monde des Aborigènes est également sous-tendue par une « géographie visionnaire » qui forme un monde ordonné et signifiant, et qui situe, en fait, l'individu et la communauté en relation avec le cosmos entier²².

Le Patrimoine religieux

Considérons maintenant plusieurs manifestations, parmi les plus importantes et les plus évocatrices, du patrimoine religieux des Aborigènes: la notion centrale du Rêve; les croyances relatives aux forces surnaturelles et à l'âme; la métaphysique sous-jacente à leur géographie sacrée; et enfin, le rôle attribué au *karadji*, équivalent du « médecine man » des Indiens. Le Rêve est « un terme plurivoque, renfermant plusieurs sens distincts mais interconnectés »; dans leur langue natale, il est rendu par plusieurs mots, tels que *altjiranga*, *wungar*, et *bugari*.

En premier lieu, c'est un récit mythique de la fondation et de la création du monde par les Ancêtres-Héros, qui sont eux-mêmes éternels et incréés. En second lieu, « le Rêve » désigne la manifestation du pouvoir spirituel de ces êtres en certains sites particuliers de leur terre, ainsi qu'à l'intérieur de certains animaux ou de certaines plantes, de telle sorte que ce pouvoir reste accessible, aujourd'hui encore, aux humains. On pourrait dire, en effet, que pour l'Aborigène sa terre ancestrale est une sorte d'icône religieuse, puisque non seulement elle représente le pouvoir des êtres du *Dreamtime*, mais encore le manifeste concrètement et le transmet. Troisièmement, « le Rêve » englobe tout le mode de vie ou la « Loi » -les préceptes moraux et sociaux, le rituel, les cérémonies, etc.- dont ces mythes constituent le fondement. Enfin, « le Rêve » peut désigner la « Voie » ou

¹⁶ . Quant à la définition de la « sacramentalité », il suffit de rappeler la formule chrétienne traditionnelle selon laquelle un sacrement est « un signe extérieur et visible d'une grâce intérieure et invisible ».

¹⁷ . Voir Max Charlesworth, *Religion in Aboriginal Australia*, pp. 13-14.

¹⁸ . Voir Hilton Deakin, « Some thoughts on transcendence in tribal societies », in *Ways of Transcendence*, Edwin Dowdy éd., Adelaïde: Australian Association for the Study of Religion, 1982, pp. 95-109.

¹⁹ . F. Schuon, *Le Soleil de Plumes*, p. .

²⁰ . M. Eliade, *Australian Religion*, pp. xvii.

²¹ . Ananda K. Coomaraswamy, *Hinduism and Buddhism*, New Delhi: Munshiram Manoharlal, 1995, p. 6.

²² . Sur cette question générale voir M. Eliade, *Le Sacré et le profane*, Paris: Gallimard « Idées » 19 . La formule « géographie visionnaire » est de Henri Corbin.

vocation personnelle d'un individu, en fonction de son appartenance à un clan, en en vertu de sa spiritualité propre, qui le relie à des sites particuliers²³.

Le Rêve est donc une réalité intemporelle, non pas seulement « une ère immémoriale aux origines de la vie, mais plutôt l'éternel et invisible fondement de l'être, de l'existence ». Comme l'a également écrit A.P. Elkin, « ce concept n'est pas comparable à une ligne horizontale qui traverserait l'une après l'autre des époques distinctes et révolues, mais à un axe vertical le long duquel les temps sont enchâssés les uns *dans* les autres »²⁴. L'environnement naturel tout entier, les sites, objets, mythes et rites particuliers, ainsi que les groupes humains et les individus sont reliés à l'intérieur du Rêve, qui est « ... l'aspect le plus réel, le plus concret et le plus important de la vie Aborigène, et n'a rien à voir avec le concept occidental du rêve, conçu comme un état de conscience imaginaire, fantastique et illusoire »²⁵. Tous les traits essentiels de la société Aborigène procèdent donc du Rêve:

[Le Rêve] se manifeste avant tout à travers la Vie elle-même, qui englobe toutes les formes du paysage naturel, les événements formant le tissu des mythes, les actes rituels, les codes de conduite, ainsi que les moeurs et les caractéristiques de tous les êtres vivants²⁶.

Nous retrouvons là un trait typique de toutes les religions: la notion d'une Révélation, d'origine plus qu'humaine, qui édicte la « volonté du Ciel », et invite les hommes, mais sans les forcer, à se conformer à ses décrets. Comme l'a noté un anthropologue contemporain:

La façon dont la « transmission » aux humains s'est effectuée, alors que les Puissances supérieures se retirèrent au-dessus, ou en-dessous de la Terre, demeure un mystère... mais il est certain, du moins, que les hommes ne sont pas, par nature, contraints d'observer la loi révélée. Les Aborigènes savent qu'ils peuvent déchoir, en s'écartant des exigences de leur culture traditionnelle...²⁷

Ceci pour dire que les Aborigènes n'étaient pas étrangers à cette liberté fondamentale qui constitue le genre humain, sa dignité et sa plus grande responsabilité. Le Rêve constitue une mythologie révélée tandis que le rituel et la vie cérémonielle peuvent être conçus comme la corde qui relie la société Aborigène à son origine spirituelle. En effet, comme Lord Northbourne le fit observer, la « Tradition, dans le vrai sens du mot, est la chaîne qui relie la civilisation à la Révélation ».²⁸ Ou bien à nouveau, la tradition pourrait aussi utilement faire penser « au médiateur entre le temps et l'éternité ». Chacune de ces définitions est parfaitement appropriée dans le contexte Aborigène.

Le pouvoir transcendant de création du monde est connu sous une variété de nom (*Baiame, Bunfil, Daramulan, Nurelli, Mangela*); il est anthropomorphique, masculin, créateur, présent dans le ciel, éthique et paternellement relié à l'humanité entière – et il est peut être le mieux traduit en français par le « Tout-Père ». Cette Dêité est immuable et éternelle, existant avant toutes les choses. En effet, la croyance en la divinité qui créa à la fois l'homme et le monde et ensuite monta aux cieux après avoir offert les rudiments de la culture à l'humanité « est attestée dans beaucoup d'autres cultures ».²⁹ Le même genre de pouvoir transcendant créant le monde est décrit dans certaines

²³ . Max Charlesworth, *Religion in Aboriginal Australia*, p. 10

²⁴ . A.P. Elkin, cité par Max Charlesworth, *vide supra*, p. 10.

²⁵ . Max Charlesworth, *vide supra*, p. 11. Voir aussi Eliade, *Australian Religions*, pp. 1-3.

²⁶ . Kenneth Maddock, « The World Creative Powers » in Max Charlesworth, *Religion in Aboriginal Australia*, pp. 86-87.

²⁷ . *Ibid.*

²⁸ Lord Northbourne, *Religion dans le Monde Moderne*, Londres : J.M. DENT, 1963, p.34. Dans ce contexte nous devrions aussi évoquer la définition de Marco Pallis sur la tradition vue comme « une communication efficace des principes au-delà de l'origine humaine : à travers l'utilisation des formes apparues en appliquant ces principes pour nos besoins éventuels ». Marco Pallis, *Le Chemin et la Montagne* Londres : Peter Owen, 1960, p. 203.

²⁹ Mircea Eliade, *Les Religions Australiennes* p.7. Les premiers ethnologues spécialement ceux de la tendance évolutionniste, furent incapables de saisir la possibilité de n'importe quelle conception religieuse parmi les Aborigènes qui pourrait être comparable à la croyance en un suprême, bienveillant et une dêité étiqque telle qu'on devait trouver dans les grandes religions monothéiste Occidentale. Ceci était à l'opposé de leur hypothèse au sujet de l'infériorité intellectuelle et spirituelle des aborigènes. Cependant, comme Eliade le fit remarquer, « il ne fait aucun doute que la croyance en un tel être Suprême céleste fait partie des traditions les plus archaïques et authentiques des Aborigènes du Sud

tribus, particulièrement celles de l'Australie du Nord, comme féminin – la « Toute-Mère ».³⁰ Entre l'être suprême et d'autres plus paroissiaux et nommés « totémiques » esprits et pouvoirs il y a les êtres surnaturels, « héros du ciel », dont s'occupe une grande partie de la mythologie. L'Arc-en-ciel Serpent, qui représente la force générative, est une de ces représentations les plus fréquentes.³¹

Quant aux relations des Aborigènes avec le monde naturel, ce que Joseph Epes Brown a écrit des Indiens d'Amérique est également vrai dans une large mesure à propos des Aborigènes Australiens :

...Le monde de la nature était leur temps et à l'intérieur de ce sanctuaire ils montraient un grand respect pour chaque forme, fonction et pouvoir. Le fait que les Indiens considéraient comme sacrées toutes les formes naturelles qui les entouraient ne leur est pas unique... Mais ce qui est presque unique dans l'attitude des Indiens est que leur vénération pour la vie et la nature est au centre de leur religion ; chaque forme dans le monde qui les entoure porte une telle quantité de valeurs et significations précises que prises ensemble elles constituent ce qu'on pourrait appeler leur « doctrine ».³²

Ce n'est pas trop dire que d'affirmer que, de même que pour les Indiens, la nature n'est pas seulement le temple des Aborigènes mais aussi leur Bible. Dans le cas des Aborigènes on a déjà vu comment une géographie mythique et sacrée est comprise dans le Rêve lui-même, puisqu'en vérité, « en définitive, la terre n'est rien de plus qu'un pont entre [eux] et le royaume sacré du Rêve.³³ Une grande partie de leur art sacré était ordonnée à la préservation du savoir tribal de cette géographie mythique. Il n'est pas inutile de rappeler un point fréquemment développé par Eliade : pour *homo religiosus*, qui est aussi nécessairement *homo symbolicus*, chaque chose dans la nature peut se révéler comme une « sacralisation cosmique », comme une hiérophanie, en contraste avec l'aspect profane de l'homme moderne, un aspect qui rend l'univers « opaque, inerte, muet », un chaos tourbillonnant de matière morte.³⁴

C'est le mode de vie semi-nomade des Aborigènes qui les assurait de rester immergés dans le royaume de la nature. Il est bien de se rappeler qu'une telle relation apporte en elle-même des bienfaits spirituels. Comme Frithjof Schuon a pu l'exprimer avec éloquence,

La nature est solidaire de la sainte pauvreté et aussi de l'enfance spirituelle ; elle est un livre ouvert dont l'enseignement de vérité et de beauté ne s'épuise jamais. C'est au milieu de ses propres artifices que l'homme se corrompt le plus facilement, ce sont eux qui le rendent avide et impie ; auprès de la nature vierge, qui ne connaît ni agitation ni mensonge, l'homme a des chances de rester contemplatif comme l'est la nature elle-même.³⁵

Il nous rappelle aussi quelque part qu'à notre époque même, « le message intemporel de la nature constitue un viatique spirituel de première importance ».³⁶

La vie rituelle fut largement consacrée à un retour à l'intérieur du *illud tempus* du Rêve, un temps qui est sacré

"parce qu'il [est] sanctifié par la présence royale et l'activité des Êtres Surnaturels. Mais comme les autres espèces du « temps sacré », quoique infiniment lointain, il n'est pas inaccessible. Il peut être réactualisé à travers le rituel."³⁷ Par la vie rituelle les membres de la tribu recouvraient non seulement le temps sacré mais en réitérant les actes paradigmatiques des pouvoirs surnaturels ils

Est ». Pareillement les ethnologues avaient des difficultés à comprendre les notions Aborigènes sur l'âme préexistante et éternelle à laquelle beaucoup de tribus croyaient. De nouveau, Eliade accentuait le fait que « l'indestructibilité de l'esprit humaine semble être une conception fondamentale et pan-australienne ». (p. 172).

³⁰ Kenneth Maddock, « Les puissances Créatives du Monde », page 88-92.

³¹ Mircea Eliade, *Les Religions Australiennes*, pages 79ff.

³² Joseph Epes Brown, *Le Testament spirituel des Indiens d'Amérique*, New York : Crossroad, 1972, page 37.

³³ James Cowan, « le Voyage en Rêve : Renouvellement rituel parmi les Aborigènes australiens », *Temenos* page 181

³⁴ Mircea Eliade, *Le Sacré et le Profane*, pages 12 et 178

³⁵ Frithjof Schuon, *Regards sur les mondes anciens*, Paris, 1976, p.107.

³⁶ Frithjof Schuon, *Le Soleil de Plumes*, page 41

³⁷ Mircea Eliade, *Les Religions Australiennes*, Page 43

contribuaient à régénérer la vie en « recréant le monde ».³⁸ Négliger ces formidables réalités cosmiques reviendrait à laisser le monde régresser dans les ténèbres et le chaos.³⁹

L'intégrité spirituelle de la tradition Aborigène fut préservée par des individualités différemment nommées *karadjis*, « sorciers », « malins », chamans, ou, selon les termes de Elkin, « hommes de haut degré ». Leur rôle consistait à guérir les malades, défendre la communauté contre la magie « noire », accomplir des fonctions vitales dans la vie rituelle communautaire, spécialement dans les rituels d'initiation, et servir d'exemples culturels et spirituels par leur accès aux pouvoirs occultes et leur conservation de l'héritage mythologique et cérémonial. Ces hommes étaient des conduits, pour ainsi dire, entre les mondes surnaturels et terrestres.⁴⁰ Les cérémonies d'initiation (mettant toujours en scène une mort et une expérience de renaissance), le rôle central des visions et autres expériences extatiques, et les fonctions de guérisseurs des hommes de haut degré rappellent les pratiques chamaniques au Tibet, en Sibérie et parmi les Indiens de l'Amérique du Nord et du Sud.⁴¹ Cependant la tradition Aborigène, développa ses propres pratiques spirituelles ésotériques et une sagesse métaphysique à laquelle les sorciers se conformèrent eux-mêmes et par lesquelles ils furent sanctifiés.⁴²

Les marques de la Tradition

La culture Aborigène arborait quatre emblèmes de toutes les traditions religieuses. Premièrement, *une source divine*. Comme nous l'avons dit, les origines de cette tradition sont primordiales, remontant à des temps immémoriaux. On ne peut fixer son origine dans l'histoire ni la lier à aucun lieu, à aucune personne, événement, ou livre. Cependant, nous pouvons déclarer que ce rituel mythologique complexe n'était pas et ne pouvait avoir été de simple provenance humaine quoique sans doute son économie spirituelle reflétait de façon providentielle les réceptivités psychiques des peuples Aborigènes. Comme Schuon l'a affirmé, « les Traditions viennent de l'Infini comme les fleurs ; elles ne peuvent pas plus être inventées que l'art sacré qui est leur témoin et leur preuve. ».⁴³

Deuxièmement la tradition Aborigène comportait en son centre sacré une *doctrine* traitant de la nature et des « relations » entre l'Absolu et du relatif, le Réel et le relatif ou le provisoirement réel. Dans le cas des Aborigènes, comme dans celui des Indiens d'Amérique, les doctrines ne sont pas coulées dans le moule d'un livre ou d'un recueil d'écritures canoniques, pas plus qu'elles ne sont formulées dans un langage dogmatique abstrait mais elles sont plutôt inhérentes aux relations des Aborigènes avec le cosmos tout entier. Comme Schuon l'a fait remarquer, l'expression verbale des doctrines métaphysiques n'est pas une nécessité absolue, et ces dernières peuvent aussi bien être exprimées visuellement et rituellement :

... le critère de la vérité métaphysique ou de sa profondeur ne réside pas dans la complexité ou la difficulté de son expression, mais dans la qualité et l'efficacité de son symbolisme, eu égard à

³⁸ Mircea Eliade, *Les Religions Australiennes*, Page 43

³⁹ Assurément nous avons ici une des clés de la démolition de ces survivants qui doivent vivre dans un monde rendu sans signification par leur séparation de la terre et l'annihilation de leur vie rituelle qui en découle. Ils ne sont plus aptes à être dans le temps du rêve ni de réaliser ces obligations rituelles qui donnent vie, dignité et utilité. Les substituts et palliatifs que le monde moderne des blancs offre sont, bien entendu, vulgaires et triviaux en comparaison et même sinistres comme dans les cas de l'alcoolisme, ou comparativement bénins et bien intentionnés l'éducation occidentale par exemple.

⁴⁰ Voir Mircea Eliade, *Les Religions Australiennes*, Pages 128ff et 156ff ; A. P. Elkin, *Hommes Aborigènes de Haut Degré* St Lucia : Presse de l'Université de Queensland, 1977, et James Cowan, *La Tradition Aborigène*, Shaftesbury : Elément, 1992, Ch.6.

⁴¹ Voir Mircea Eliade, *Chamanisme, Techniques Archaiques d'Extase*, Princeton : Séries Bollingen, 1964, et *Les Religions Australiennes*, pages 128-164, et A.P. Elkin, pages 57-58, 60-64.

⁴² Voir James Cowan, *Mystères du Rêve : La Vie spirituelle des Aborigènes Australiens*, Bridport : Prism, 1989, Ch.1.

⁴³ Frithjof Schuon, *Sur les pistes du Bouddhisme*, page 120.

sa capacité particulière de compréhension ou à son style de pensée. La sagesse ne repose pas sur quelques mots compliqués mais dans la profondeur de l'intention...⁴⁴

La doctrine des Aborigènes est enracinée dans leur mythologie, leur vie rituelle et leur art sacré, chacune de ces dimensions de la culture Aborigène reposant, pour ainsi dire, sur une relation sacrée avec la terre elle-même. En outre, il est bon de remarquer que leur sens du sacré s'exprime plus volontiers en termes spatiaux qu'en termes temporels. Le défaut de compréhension de ce principe repose sur l'incompréhension évidente des anthropologues face à la conception première du Rêve, une catégorie du sacré qui échappe complètement à toutes notions profanes et linéaires du temps, pour ne pas dire de l'« histoire ».

La troisième marque de toute tradition intégrale, inséparable de la doctrine, est *une méthode spirituelle*, un moyen qui permet à ses pratiquants de s'attacher à l'Absolu, de mettre leur être en conformité avec les exigences de l'Eternité. La spiritualité Aborigène fut exprimée premièrement à travers les rites et les cérémonies. En fait, un commentateur a remarqué qu'il se peut qu'il n'y ait eu qu'un petit nombre de cultures à avoir été dominées à un tel degré par la vie rituelle.⁴⁵ Contrairement aux affirmations des anthropologues au sujet des fonctions « sociales » de ces rituels, le dessein crucial de la vie cérémonielle était de placer à la fois la tribu et l'individu dans des relations de conformité avec le Rêve et avec le monde naturel, le vêtement matériel sacerdotal dont l'Eternel était revêtu.

Quatrièmement, nous trouvons *l'incarnation formelle de la tradition* dans les arts sacrés et les sciences qui déterminent le caractère d'une civilisation et qui lui donne sa propre « personnalité » spirituelle, si nous pouvons l'exprimer ainsi. Ici nous n'avons pas besoin de regarder plus loin que l'art Aborigène : loin de n'être que « gribouillages infantiles de sauvages ignorants », cet art constitue un riche vocabulaire symbolique, toujours enraciné dans l'ordre naturel mais véhiculant les idées métaphysiques les plus complexes et les messages spirituels les plus évocateurs. Ici nous trouvons un art en conformité avec l'affirmation de Schuon pour qui,

L'art traditionnel dérive d'une créativité qui combine une inspiration céleste avec un génie ethnique, et cela à la manière d'une science comportant de règles, et non d'une improvisation individuelle : *ars sine scientia nihil*.⁴⁶

L'art Aborigène s'est révélé sous maintes formes différentes : sculptures de sable, art sur les murs de pierres, peinture du corps et décoration, objets rituels, et, plus récemment peintures d'écorces. Beaucoup de ces œuvres comprenaient des dessins illustrés et toutes étaient symboliques, non pas dans le sens moderne superficiel où un symbole représente « quelque chose d'autre », plus ou moins arbitrairement, mais dans le sens traditionnel qui fut redéfini par Coleridge :

Un symbole est caractérisé... avant tout par la translucidité de l'Eternel dans et par le Temporel. Il participe toujours à la Réalité qu'il rend intelligible ; et tandis qu'il énonce le tout, il demeure lui-même comme une partie vivante dans cette Unité qu'il représente.⁴⁷

L'art traditionnel n'est jamais arbitraire ni subjectif mais il est informé par un langage qui repose sur les analogies entre les réalités spirituelles et les phénomènes matériels transitoires qui du fait de cette relation, porte en eux des significations qualitatives symboliques. C'est dans ce contexte que nous devons comprendre l'indifférence de l'art Aborigène aux prétentions d'une esthétique naturaliste qui cherche à « imiter » la nature pour reproduire fidèlement les surfaces et apparences du monde matériel. Comme Schuon y a si souvent insisté, le naturalisme artistique procède d'une mentalité extériorisée et matérialiste qui ne pourrait être la norme dans aucune civilisation traditionnelle.⁴⁸

L'art Aborigène transmet des valeurs transcendantes et des vérités métaphysiques à la collectivité sociale. En évitant les pièges de l'abstraction et du raisonnement trop subtil, il demeure accessible à toutes les mentalités et, de par son symbolisme, s'adressait à la personne toute entière plutôt qu'au seul esprit, actualisant ainsi l'apprentissage de la tradition. Le contraste avec notre

⁴⁴ Frithjof Schuon, *L'Islam Incompris*, page 11.

⁴⁵ James Cowan, *La Tradition Aborigène*, page 53.

⁴⁶ Frithjof Schuon, *L'ésotérisme en tant que principe et voie*, Paris, 1978, p179.

⁴⁷ Coleridge nota dans Adrien Snodgrass, *Temps, Architecture et Eternité ; Le Symbolisme Stellaire et Temporel des constructions traditionnelles*, vol.1, New Delhi : Aditya Prakashan, 1990, page 44.

⁴⁸ Voir Frithjof Schuon, « Les Degrés de l'Art » dans *L'Esotérisme en tant que Principe et comme Voie*, pages 183 – 198 ; « Principes et Critère de l'Art » dans *Le Langage du Soi*, Ganesh, Madras, 1959, pages 102 – 135 ; et « Esthétique et Symbolisme dans l'Art et la Nature » dans *Perspectives et Faits Humains*, Perennial Books, Londres, 1959, pages 24 – 49.

propre art moderne peut difficilement être plus net, confrontés comme nous le sommes si souvent à un «art» qui est de façon flagrante, même arrogant, anti-traditionnel, gouverné par un individualisme ambiant et un insatiable appétit de nouveauté, préoccupé par l'esthétique à la mode du jour, attiré par ce qui n'est guère plus que la stimulation des sens, et tout à fait indifférent à toute fonction spirituelle, un art caractérisé par des excès de style allant d'un naturalisme pédant d'un côté au grotesque d'un surréalisme inhumain de l'autre. L'art Aborigène qui ne retient même qu'une partie de son caractère traditionnel apparaît comme un torrent par contraste avec le cloaque d'une grande partie de l'art moderne. 49

Les leçons de la tradition Aborigène

La tradition Aborigène conserva l'héritage sacré d' *un sens des proportions et d' un schéma ordonné de valeurs et priorités* qui donnait la priorité au spirituel, qui marquait chaque jour de la vie d'un sens de l'immortalité, et qui prodiguait au genre humain une dignité ontologique qu'il est presque impossible de retrouver dans un monde qui est tout prêt à approuver un discours sur l'être humain qui le réduise à n'être qu'un «singe nu». Dans notre propre culture, possédée par les préjugés de l'époque et voué à la réalisation d'un «progrès» égoïste et barbare, la culture Aborigène peut se dresser comme un rappel de ces possibilités auxquelles nous avons si souvent tourné le dos. C'est un rappel du fait que nous ne vivons, au sens le plus large, que dans et par notre relation avec l'Absolu.

Dans une culture tyrannisée par le temps et emprisonnée dans l'histoire, l'indifférence Aborigène pour l'histoire profane peut nous offrir une perspective différente sur notre périple terrestre. Le message implicite dans la culture Aborigène peut, naturellement, ne pas avoir de signification pour ceux que leur vision matérialiste du monde laisse complètement obtus vis-à-vis de toute référence et de toute réalité d'un ordre spirituel. En définitive, comme Eliade l'a remarqué, bien des spécialistes des religions archaïques «trouvèrent refuge dans un matérialisme ou un béhaviorisme imperméable à tout choc spirituel». 50 Quiconque est libre de préjugés de cette sorte ne peut pas étudier les religions Aborigènes sans être continuellement éveillé au *sens du sacré*. Quant à demander ce qui précisément constitue le «sacré» nous ne pouvons faire mieux que nous tourner à nouveau vers Schuon. Est sacré, écrit-il,

Ce qui en premier lieu est attaché à l'ordre transcendant, deuxièmement possède le caractère de certitude absolu, et troisièmement, échappe à la compréhension et la puissance d'investigation de l'âme humaine commune...Le Sacré introduit une qualité d'absolu 51 dans la relativité et confère une texture d'éternité aux choses périssables. 52

Réanimer un tel sens du sacré est un des services les plus appréciables que des cultures telles que celle des Aborigènes Australiens pourrait rendre au monde contemporain. Privés de ce sens du sacré, nous sommes perdus dans le monde des contingences occidentales. Comme Schuon nous le rappelle encore,

Quand les gens parlent de «civilisation» ils attribuent généralement une signification qualitative à ce terme, mais en vérité la civilisation représente une valeur seulement si elle a une origine supra-humaine et implique pour l'homme civilisé un sens du sacré...Un sens du sacré est

49 Il est vrai que dans les années récentes on a donné à l'art Aborigène un nouveau respect et un «statut» à la mode à l'intérieur de l'«Art Establishment» à la fois Australien et international. Malheureusement cette nouvelle attitude est souvent diffusée par des valeurs entièrement anti traditionnelles d'où l'art Aborigène est considéré avant tout en terme d'objets d'«artisanat» esthétiquement plaisants qui sont des expressions de la culture matérielle des Aborigènes ainsi qu'un commentateur a récemment observé «l'art Australien Aborigène reste la dernière grande forme d'art culturel non européenne livrée à l'appétit vorace de la machine artistique européenne.» (T. Smith, «Art Noir : Son Génie Expliqué», *L'Indépendant Mensuel* Septembre 1989, page 18). Un Art Sacré résonnant de messages symboliques et spirituels est ainsi arraché de son contexte cérémonial, on se l'est approprié culturellement et il est devenu finalement un art primaire sur lequel le marché de l'art fixe une valeur monétaire. C'est à nouveau, une histoire triste et familière qui arrive en plusieurs points de la planète. Voir Joseph Epes Brown, *Le Testament Spirituel des Indiens d'Amérique*, page 134.

50 M. Eliade, *La Quête : Signification et Histoire de la Religion*, Chicago ; Presse Universitaire de Chicago, 1969, page 62. Voir aussi page 36.

51

52 Frithjof Schuon, *Compréhension de l'Islam* Londres, Allen & Unwin, 1976, page 48.

fondamental pour chaque civilisation parce que fondamental pour l'homme : le sacré—celui qui est immuable, inviolable et tant majestueux infiniment, est dans la substance même de notre esprit et de notre existence. ⁵³

Il n'est pas sans ironie que ce soit le soi-disant « primitif », entièrement libre de toute compromission avec les pathologies de la modernité, qui nous rappelle ce sens du sacré.

La société Aborigène était en harmonie avec la nature, dépourvue d'intentions de « conquête » et de pillage ; le millénaire durant lequel les Aborigènes vécurent seuls sur le continent le laissa dans un état plus ou moins primordial d'« innocence édénique », si on peut l'exprimer ainsi. Comme Schuon l'a remarqué à propos des Indiens d'Amérique, s'il y a un élément de fatalité inéluctable dans la disparition de ce paradis, cela ne pourrait servir d'excuse aux turpitudes dont elles ont été victimes durant les deux siècles passés. ⁵⁴

Les Aborigènes percevaient dans le monde qui les entourait, non seulement la beauté et l'harmonie mais des signes *d'intention divine* à laquelle les hommes pouvaient et devaient se conformer. C'est là le cœur de leurs relations avec la terre. Une des nombreuses leçons que nous pouvons tirer de ce fait est qu'une conscience écologique bien constituée ne peut se construire que sur les fondements de ce qui est en définitive *une reconnaissance spirituelle* de la sainteté du monde qui nous entoure. D'ailleurs, ce caractère sacré est conféré par les réalités immatérielles et spirituelles que le monde de la nature reflète. Nous pouvons également dire que la religion Aborigène permettait à la vie de s'affirmer dans le sens le plus terre-à-terre, ou, pour l'énoncer autrement, que --du point de vue Aborigène-- le sacré a toujours été incarné matériellement dans le royaume de la nature.

Nulle dose de préoccupation au goût du jour concernant les maux de la pollution, nulle dose de science « à responsabilités sociales », nulle idolâtrie de la « nature » ne peut en aucune façon remplacer l'intuition spirituelle qui repose au cœur de beaucoup de cultures primitives. Pour l'homme moderne,

Ce dont il s'agit, c'est, non de projeter un individualisme sursaturé et désabusé dans une nature désacralisée, --ce qui serait là une mondanité comme une autre, --mais au contraire de retrouver, sur la base de l'esprit traditionnel, dans la nature la substance divine qui lui est inhérente, ou en d'autres termes, de 'voir Dieu partout' et de ne rien voir en dehors de sa mystérieuse présence. ⁵⁵

Naturellement, la sacralité du monde est nécessairement inaccessible à un regard qui ne perçoit la planète que comme une configuration de propriétés et d'énergies physiques, et la « connaissance » comme une accumulation quantitative d'informations sur ces phénomènes matériels. Le point de vue symboliste illustré par les Aborigènes échappe absolument à la saisie de la « Vision Unique ». ⁵⁶

L'homme Aborigène nous offre aussi un *exemple de responsabilité spirituelle et d'authenticité*. Comme Mircea Eliade nous l'a fait remarquer,

Il serait faux de croire que l'homme religieux des sociétés primitives et archaïques refuse d'assumer la responsabilité d'une existence véritable. Au contraire...il assume courageusement d'immenses responsabilités, par exemple celle de collaborer à la création du cosmos, ou de créer son propre monde, ou de s'occuper de la vie des plantes et des animaux, et ainsi de suite. Mais c'est un autre genre de responsabilités de celles qui, pour nous modernes, semblent être les seules véritables et valides responsabilités. C'est une responsabilité sur le plan cosmique, par contraste avec les responsabilités morales, sociales ou historiques qui seules sont considérées comme valides dans les civilisations modernes. Du point de vue de l'existence profane, l'homme n'assume de responsabilité que vis-à-vis de lui-même et de la société... ⁵⁷

⁵³ Ibid page 33. Quelque part Schuon écrit, « c'est une des erreurs les plus pernicieuses de croire, premièrement, que la collectivité humaine en tant que telle représente une valeur inconditionnelle ou absolue et deuxièmement que le bien-être de cette collectivité représente une valeur quelconque... ». *Lumière sur les Anciens Mondes*, Londres : Livres Eternels, 1965, page 443.

⁵⁴ Voir Frithjof Schuon, *Le Soleil de Plume*, pages 41-43.

⁵⁵ Frithjof Schuon, *Images de l'Esprit*, Paris, 1982, page 19.

⁵⁶ Voir Frithjof Schuon, « La Pensée Symbolique » dans *Le Soleil de Plumes*, pages 3 – 13. « Simple Vision » - la caractérisation de la mentalité scientifique de William Blacke.

⁵⁷ Mircea Eliade, *Le Sacré et le Profane*, page 93.

Dans cette étude magistrale de la crise de la civilisation moderne, *Le règne de la Quantité*, René Guénon fait référence aux

"... énigmes les plus sombres du monde moderne, énigmes déniées par le monde lui-même parce qu'il est incapable de les percevoir bien qu'il les porte en lui, et parce que cette négation est une condition indispensable au maintien de la mentalité spéciale par laquelle il existe." ⁵⁸

Ces énigmes ne peuvent être dévoilées qu'en ayant recours à la sagesse commune à toutes les traditions intégrales, y compris celle des indigènes Australiens. Comme Schuon nous le rappelle, il n'est pas un seul homme, où qu'il ait vécu, qui ait été privé d'une tradition religieuse animée par des valeurs et des éléments de discernement spirituel. Seuls les modernes ont inventé un monde sans dieu ni âme, un univers désacralisé. Les ultimes leçons de toute culture traditionnelle n'invitent pas à quelque sorte «d'imitation», qui ne pourrait être qu'infructueuse, mais à un retour aux sources de la sagesse éternelle que nous pouvons toujours découvrir à l'intérieur de notre propre tradition religieuse pourvu que nous ayons la volonté d'y porter notre regard.

⁵⁸ René Guénon, *Le Règne de la Quantité*, Penguin, 1972, page 11.

Suggestions de lectures

a) Textes fondamentaux

- Richard Broome *Australie Aborigène* Sydney : Allen & Unwin, 1982.
EE. Evans-Pritchard *Theories de Religion Primitive* Oxford : Clarendon Press, 1965.
Henry Reynolds *De l'Autre côté de la Frontière* Ringwood : Penguin, 1982.
Henry Reynolds *Dépossession : Australiens Noirs et Envahisseurs Blancs* Sydney : Allen & Unwin, 1989.

b) Religion Aborigène

- Max Charlesworth et al. *Religion dans l'Australie Aborigène* St Lucia, Presse de l'Université de Queensland, 1986
- James Cowan *Les mystères du Rêve* Bridport : Prism 1989.
_____ *La tradition Aborigène* Shaftesbury : Element, 1992.
- Hilton Deakin « Quelques pensées sur la transcendance dans les sociétés tribales » dans *Les Voies de Transcendance* ed Edwin Dowdy, Adelaïde Association Australienne pour l'Etude de la Religion, 1982.
- Mircea Eliade *Les Religions Australiennes* Ithaca : Presse de l'Université de Cornell, 1971.
_____ *Le Sacré et le Profane* New York : Harcourt Brace Jovanovitch, 1959.
_____ *Chamanisme : Techniques Archaïques d'Extaxé* Princeton, Séries Bollingen, 1964.
- A.P. Elkin *Les Hommes Aborigènes de Haut Degré* St Lucia : Presse de l'Université de Queensland, 1977.
- Monica Furlong *La trajectoire du Roi Poisson : Un Voyage avec les Aborigènes Kukatja* Londres : Harper Collins, 1986.
- S.E.H. Steanner *L'Homme Blanc ne Rêve pas : Essais 1938-1973* Canberra : Presse de l'Université Nationale Australienne, 1979.
- Tony Swain *Interprétation de la Religion Aborigène Adelaïde* : Association Australienne pour l'Etude de la Religion, 1985.
_____ *Une place pour les étrangers : vers une histoire du devenir de l'Australien Aborigène* Cambridge : Presse de l'Université de Cambridge, 1993.

c) Sur la Tradition

- Joseph Epes Brown *L'héritage Spirituel DES Indiens d'Amérique* New York : crossroad, 1972.
- A.K. Coomaraswamy *Papiers Choisis, Vol. 1 : Art Traditionnel et Symbolismes*
René Guénon
- Seyyed Hossein Nasr
Lord Northbourne
Kenneth Oldmeadow
Marco Pallis
Prithjof Schuon